

Juin-Juillet 2020 / N° 139 / 6,90€

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

WOODY ET LES FEMMES

L 13691 - 139 - F: 6,90 € - RD



LITTÉRATURE
T. Brodesser-Akner
Divorce
à Manhattan

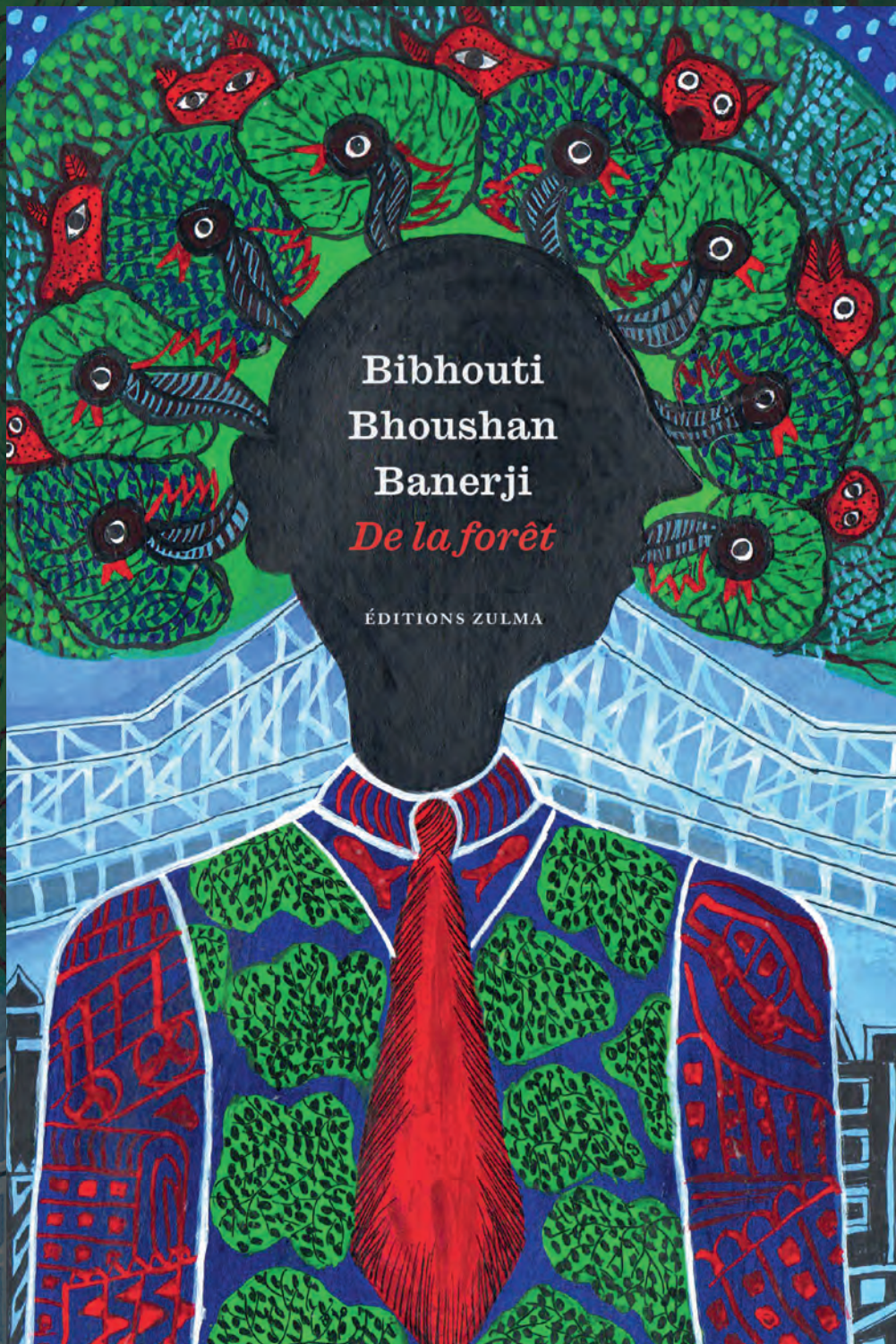
CINÉMA
Eric Rohmer
Hussard

SCÈNE
Olivier Mantei
Défense de l'opéra
contemporain

ART
Thaddaeus Ropac
Rebecca Lamarche-Vadel
Kamel Mennour

De la forêt

Visionnaire, d'une vibrante actualité,
De la forêt est le premier grand roman écologique.



Un roman de Bibhouti Bhoushan Banerji,
traduit du bengali (Inde) par France Bhattacharya.

www.zulma.fr

Woody Allen, of course

PAR VINCENT JAURY

Quand Manuel Carcassonne m'a appelé il y a quelques mois, dans un vieux monde qui se portait mal mais pas encore au point où nous sommes arrivés, pour me dire qu'il avait acheté les droits des mémoires de Woody, j'ai tout de suite décidé de lui consacrer un dossier et la couverture de *Transfuge*. Il a continué en me disant que la publication de ce livre, dont une partie est un plaidoyer pro domo, allait provoquer l'ire des unes et des autres. Je lui ai répondu que je m'en fichais à peu près comme de l'an 40, bien que cette année fût passionnante. On ne transige pas sur son désir, comme l'affirmait le fameux psychanalyste, qui se laissait d'ailleurs aller à quelques pets sonores dans les grands restaurants qu'il fréquentait !

Ne pas céder sur son désir, surtout d'un artiste à qui l'on doit tant. Un peu de gratitude, dans cette époque qui en manque tant. Combien d'adolescents n'ont-ils pas succombé au charme irrésistible d'*Annie Hall*, jouée par Diane Keaton, libre, moderne, indépendante. Woody a assurément plus fait pour la cause des femmes que ces courants féministes actuels cherchant à rééduquer les hommes à la schlag. *Le Washington Post* ou, en France, Thomas Sotinel pour *Le Monde*, assurent que la matrice même du cinéma de Woody Allen est la misogynie. Soyons libéraux, et disons que notre adversaire, qui ne pense pas comme nous, a raison. Il y aurait de la misogynie dans les films de Woody. Et c'est vrai, que ses personnages masculins ont pu prononcer des propos déplacés à l'endroit des femmes. Première chose : Thomas Sotinel n'est-il traversé que par des pensées saines, pures, christiques ? N'a-t-il jamais éprouvé de la colère contre des femmes ? Et n'a-t-il jamais de ce fait prononcé des mots qui ont dépassé sa pensée ? Si le cinéma fait son travail, il faut bien qu'il montre les saletés, les petits dérapages quotidiens, les impuretés de nos existences... Il y a même, comme le raconte le bataillien Pierre Bourgeade dans son *Éloge des Fétichistes*, dans la vie amoureuse - bouchez vos oreilles délicates Monsieur Sotinel-, des « torrents d'obscénités » qui traversent l'esprit des hommes et des femmes... Torrents d'obscénités loin de toute morale, que l'hypocrisie bourgeoise n'a eu de cesse de récuser. Et on se dit que le politiquement correct a quelque chose à voir avec l'hypocrisie bourgeoise. Couvrez ce

sein que je ne saurais voir... Deuxième chose, s'il y a une misogynie chez Woody, dire qu'elle est la matrice de son cinéma relève d'une foncière malhonnêteté. Que l'air du temps favorise un militantisme rance, c'est entendu. Mais ne pas voir l'amour que porte Woody à ses personnages féminins, complexes, vaillants, affables voire munificents, est aberrant.

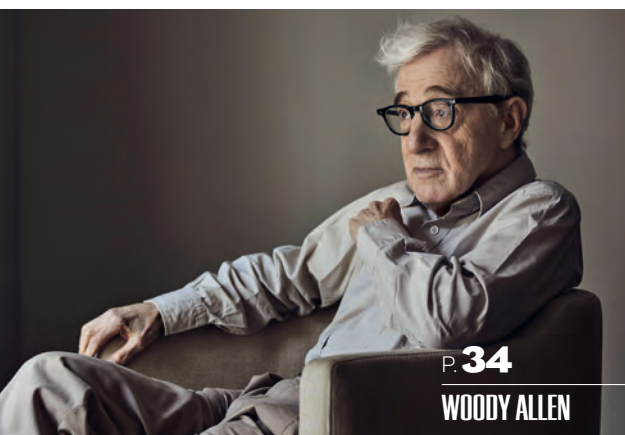
Pour revenir aux mémoires de notre cher Woody, nous avons appris par Manuel Carcassonne que France Inter avait refusé de passer une publicité du livre sur leurs ondes. Ce qui est rarissime. Qu'on refuse un livre de Dieudonné ou d'Alain Soral, tombant sous le coup de la loi, soit. C'est même nécessaire. Mais Woody ? Rappelons qu'il a été jugé innocent par la justice américaine, dans le scandale que Mia Farrow a déclenché. Alors ? C'est ce que Caroline Fourest nous a expliqué dans son entretien du numéro dernier : les lyncheurs font aujourd'hui la loi. La meute des réseaux sociaux suscite un effroi croissant auprès de nos élites, qui cèdent sous la pression, au mépris, dans ce cas-là, d'une décision de justice. Triste époque. Tristesse pour un grand artiste qui ne mérite pas cet opprobre.

Dans le même esprit, je ne vous ai pas raconté ce qui est arrivé à *Transfuge* avant le confinement. Deux jeunes femmes, directrice adjointe de l'Acid pour l'une, directrice artistique du Champs-Élysées Festival pour l'autre, Pauline Gilot et Justine Lévêque (un nom qui lui va si bien) ont fait le choix, en toute impunité, de rompre nos partenariats vieux de dix ans, au motif que *Transfuge* avait eu l'outrecuidance d'être offusqué du traitement infligé à Roman Polanski pendant la soirée des Césars. Nous n'étions pas sur la ligne du Parti, la ligne brutale d'Adèle Haenel, Céline Sciamma et Virginie Despentes. Triste époque où le militantisme rance supplante toute forme de pensées, bâillonne le débat, fait obstacle à la contradiction. Sachez-le, le politiquement correct travaille dans l'ombre, agressif, puissant et aveugle.

Mais ce politiquement correct ne nous fera pas plier, pas plus que la pandémie, et nous continuerons, chères lectrices, chers lecteurs, soyez-en sûrs, à cultiver notre plaisir aristocratique de déplaire si cher au misogyne Charles Baudelaire, bon lui aussi pour le bûcher. Et continuerons à rire avec Woody contre l'esprit de sérieux si mortifère.



P. **12**
LA GUERRE EN SIBÉRIE



P. **34**
WOODY ALLEN



P. **60**
OLIVIER MANTEI



P. **80**
KAMEL MENHOUR

SOMMAIRE

N°139 JUIN - JUILLET 2020

- 03** News
- 03** Edito général
- 06** J'ai pris un verre avec **Sophie Mirouze**
- 07** Chronique : Book-émissaire d'**Eric Naulleau**
- 08** Interview extra : **Laure Leroy**

Page **10** | LITTÉRATURE

- 10** Edito livre
- 12** L'interview : Avancée en Sibérie avec **Leonid Youzefovitch** qui signe un grand livre sur la guerre civile russe
- 18** Portrait : Direction New York et sa nouvelle coqueluche, l'écrivain **Taffy Brodesser-Akner**
- 22** Reportage : C'est un livre culte des années trente, réédité ces jours-ci, **La septième croix** d'**Anna Seghers**
- 26** *Transfuge* vous fait une sélection des meilleurs livres du mois

Page **32** | CINÉMA

- 32** Edito ciné
- 34** Dossier : A l'occasion de la sortie de **Soit dit en passant**, son autobiographie, *Transfuge* revient sur l'œuvre de **Woody Allen**
- 48** Retour sur un classique : **Eric Rohmer**, cinéaste et critique
- 52** Reportage : **Parasite**, histoire d'un succès
- 56** DVD : **La Roue** d'**Abel Gance**

Page **58** | SCÈNE

- 58** Edito scène
- 60** L'interview : Où en est l'opéra contemporain ? **Olivier Mantei**, à la tête de l'**Opéra Comique** défend la création
- 66** Portrait : **Emma Dante**, la dramaturge réinvente *Œdipe*
- 68** Reportage : Alors qu'elle prend la tête du **TGP de Saint-Denis**, la jeune metteuse en scène **Julie Deliquet** signe son premier film, **Violetta**
- 71** Le meilleur de la scène

Page **78** | ART

- 78** Edito art
- 80** L'interview : **Kamel Menhour**, le galeriste parisien de Daniel Buren ou Claude Lévêque, se raconte longuement
- 86** Reportage : **Rebecca Lamarche-Vadel**, jeune commissaire, directrice déléguée de Lafayette Anticipations, se confie à *Transfuge*
- 90** Portrait : **Thaddaeus Ropac** est l'un des plus grands noms des galeries européennes. Rencontre avec un éternel esthète
- 96** Livre
- 98** En route ! Va devant !



LES FOURBERIES DE SCAPIN

de Molière

Mise en scène Denis Podalydès

Réalisation Dominique Thiel



DISPONIBLE EN DVD

Dans les points de vente habituels
sur boutique-comedie-francaise.fr
et sur boutique.ina.fr

En partenariat avec

LE FIGARO et **TRANSFUCE**



PAR FRÉDÉRIC
MERCIER

La dernière fois que j'ai croisé Sophie Mirouze, c'était à la projection presse de *The Climb*, une comédie américaine dont la scène inaugurale nous avait enthousiasmés. Le reste, un peu moins. À cette époque, en février, j'avais promis de me rendre enfin au Festival de La Rochelle dont, avec Arnaud Dumatin, elle est la déléguée générale et la directrice artistique. Cela fait des années que l'on m'en parle. Même les récalcitrants et les pisse-froid me tannent avec ce qu'ils décrivent comme le plus diversifié et chaleureux des rendez-vous cinéphiles. Cette année, outre le dernier film de Mathieu Amalric, parrain du festival, étaient attendus une

faisait pas le poids. Mais je crois que le pire du pire, c'était de ne pas savoir de quoi demain sera fait. On spéculait à tout va sans pouvoir prendre de décision. Il y avait les optimistes, et puis les pessimistes comme moi. J'ai eu raison ! Quand le couperet est tombé, au moins on a pu mettre en place des alternatives, préparer des séances fin juin sur le site de la Cinetek, imaginer une version compressée sur un long week-end en automne. ».

Cette fille de médecin, ayant grandi dans le centre-ville de Toulouse en face d'un cinéma, n'a pas chômé pendant le confinement. En avril, elle fait paraître dans *Le Monde* une tribune afin de demander à France Télévision de diffuser à 14 heures autre chose que les mêmes De Funès (acteur auquel elle a pourtant rendu hommage l'année dernière), et Weber. Avec de nombreux critiques, cinéastes, acteurs, professionnels, j'ai signé cette tribune, ayant apprécié cette volonté de faire valoir – exactement comme à La Rochelle – tous les cinémas, autant Renoir et Pialat que Podalydès et Desplechin. « On pense que les spectateurs veulent revoir toujours les mêmes films. Ce n'est pas vrai. Demandez aux exploitants ! Les gens sont ravis de faire des découvertes. ».

Toujours pendant le confinement, cette ex-étudiante en cinéma réalise un court-métrage (dispo sur le web) où elle a filmé une partie des 2196 tickets de cinéma qu'elle a achetés depuis 2003, année où, après de nombreux stages, elle découvrait La Rochelle. Cette pastille de trois minutes est un bijou qui, par son rapport aux objets et à l'intime, me fait songer à Alain Cavalier, cinéaste cher à son cœur. On évoque ses derniers films, la conversation s'étend. Quand on raccroche bien après, on se promet de se retrouver à La Rochelle, quel que soit l'état du monde d'après.

« Les gens sont ravis de faire des découvertes »

rétro Ida Lupino et un cycle Rossellini auquel le rédac chef cinéma de *Transfuge* Jean-Christophe Ferrari devait participer. Qui aurait cru qu'avec Sophie, nous nous reverrions non aux abords de la Tour de la Lanterne mais par écrans interposés, sur Skype ? Il est 15 heures, elle boit un thé. En tout cas, je vois un mug. C'est peut-être autre chose ? Qui sait ce que cache cette Toulousaine apparemment sereine, s'exprimant d'une voix posée mais dissimulant des bribes quasi imperceptibles de traces d'accent du Sud-Ouest.

On attaque par le sujet douloureux, à savoir l'annulation du Festival : « le premier coup dur, ça a été quand Cannes a envisagé d'avoir lieu fin juin, pendant nos dates. On a beau avoir attiré l'année dernière quatre-vingt-six mille personnes, on ne

CHRONIQUE

Quand Lajos a tourné Kassák

Vagabondages

Lajos Kassák

Traduit du hongrois par Roger Richard

Séguier

248 p., 19 €

PAR ERIC NAULLEAU

DÉLIT D'INITIÉ

Avec l'intention de marcher jusqu'à Paris, un homme quitte en 1909 sa femme et son pays : « d'autres jeunes hommes de vingt-deux ans se saoulaient jusqu'à l'abrutissement, ou pensaient à poser les bases d'une paisible vie de famille, et moi, comme ça, un instinct sans retenue me poussait vers ce monde étranger dont je n'avais connaissance que par des poèmes incompréhensibles aux autres et par les rabâchages de Gödrös, cet amateur de mensonges. » Nommé Lajos Kassák, il est hongrois et deviendra bientôt l'une des grandes figures de l'avant-garde picturale et littéraire. Mais pour l'heure, rien ne laisse augurer de sa gloire à venir et d'autant moins que le voyage à pied commence pourtant dans un bateau dont le roulis jette sans répit l'âme du vagabond d'un côté puis de l'autre, de l'exaltation du départ au bourdon de l'exil : « il se faisait déjà tard dans la soirée, le vent soufflait du Danube, nous avions de nouveau froid, et nous avions tous deux le cafard. » Le « tous deux » désigne l'auteur et Lajos Gödrös, déjà cité, sculpteur sur bois de son état, dont on devine d'emblée qu'il fera un excellent complice en filouteries diverses, mais un exécrable compagnon de route. Car sans un sou en poche, il s'agit en effet, chemin faisant, de vivre aux crochets des gens de rencontre — sans dédaigner les différentes soupes populaires ici décrites sous un jour parfois cauchemardesque. Les deux compères s'y entendent à force comme larrons en foire au point que Kassák confesse sans détour : « nous sommes maintenant des salauds irresponsables, nous voyageons à coups de petites combines, et nous passons en aveugles à côté de tout ce qui se propose à nous de beau ou de grand. » Gödrös disparu du côté de Stuttgart, entrée en scène d'Emil Szittya, homosexuel (mais peut-être pas) et juif (mais peut-être pas non plus). Ambiguïtés du personnage que laissent intactes deux des plus spectaculaires épisodes du récit, une soirée passée dans un bordel de garçons pour

garçons (« Ne fais pas le dégoûté, me souffla Szittya. Ce monsieur est un politicien éminent, si tu lui plais pour de bon, ta carrière est faite. ») et la présence à un office de Chabbat dans le seul but de profiter du dîner gratuit. Avec l'irruption de ce nouveau partenaire de bourlingue, les *Vagabondages* prennent une nouvelle dimension. Au contact de Szittya, dont on ne sait toutefois s'il faut prendre au sérieux le projet d'un livre sur les images du Christ dans les églises, Kassák développe son goût artistique, tombe en admiration devant les tableaux d'Arnold Böcklin et en conclut : « C'est au fond à cette époque-là que j'ai compris certaines valeurs de la peinture qui m'étaient restées jusque-là lettre morte. » Quelques-uns de ses poèmes écrits sur la route ont entre-temps trouvé à se publier dans un grand journal de Budapest et nul doute que certaines visions, comme celle d'un refuge pour mendiants, n'aient inspiré le futur écrivain : « j'avais vu dans mon enfance, sous la tente d'un musée ambulant, semblables silhouettes hallucinantes. L'assassinat de la reine Draga de Serbie, les figures de la femme à queue de poisson et du singe géant ravisseur de femmes me passèrent par l'esprit, mon imagination prit feu, et je me trouvai tout entier plongé en la compagnie de ces monstres humains. » La France, les Français et Paris enfin atteint se confondent dans une même déception (« Je n'y trouvais nulle part trace des conquêtes de la grande Révolution française. ») — seule l'exaltante découverte de Rodin évite que le séjour ne tourne au complet fiasco. Mais peu importe, l'essentiel se trouve ailleurs : « au cours de mes vagabondages, qui n'étaient pas autre chose, en apparence, qu'une tentative de propre-à-rien pour couper au travail, je m'étais sans m'en rendre compte trempé, ma vision du monde s'était élargie, mes pensées et mes sentiments purifiés. À mon départ, j'étais un enfant insoucieux, maintenant je me comportais en face des choses en adulte sérieux. » Le temps était venu de retourner au pays. En train, cette fois.

« Il faut sortir de la surproduction délirante »

Rencontre avec une des éditrices les plus passionnantes d'aujourd'hui, **Laure Leroy**, qui nous parle de sa maison d'édition **Zulma** dans cette période de crise. **PROPOS RECUEILLIS PAR DAMIEN AUBEL**

Qu'avez-vous lu quand vous étiez confinée ?

Je ne me suis pas confinée dans mon bureau, rue du Dragon, où sont restées toutes les énormes piles de manuscrits... J'ai donc beaucoup de lectures en littérature étrangère, puisqu'elle ne passe pas par les mêmes voies, mais les manuscrits de littérature française, eux, sont restés confinés de leur côté. Mais sinon, j'ai fait comme tout le monde, j'ai lu la presse. Et je ne me suis pas sentie vraiment capable de reprendre des lectures comme auparavant. Je me suis remise à *Tristram Shandy*, qui est une merveille absolue, mais que je lis très lentement. Ce n'est pas un mode de lecture qui m'est habituel, en temps ordinaire, je lis plutôt très vite... Mais je n'ai pas pu me mettre dans ce rythme, tout mon imaginaire était préoccupé par ce qui nous est arrivé.

Une autre préoccupation, plus spécialement éditoriale, ce sont les parutions programmées juste avant le confinement...

C'est toute la question, qui est assez dramatique, de la programmation. Nos livres de mars sont arrivés le 19 mars en librairie, après le confinement. Par exemple, *De la forêt*, de Bibhouthi Bhoushan Banerji, que j'ai porté pendant des mois. Quant à la revue *Apulée*, qui devait sortir le 24 mars, elle est chez le distributeur en attendant qu'un jour on puisse l'expédier. Et si on a décidé très rapidement d'envoyer des mails réguliers à nos lecteurs [*Une nouvelle pour échapper aux nouvelles*] via notre newsletter, c'est aussi à cause de nos livres de mars. On s'est dit qu'on ne pouvait pas continuer sans offrir de la lecture aux gens, sans partager



de beaux textes.

Et pour les mois à venir ?

C'est très compliqué. Que se passe-t-il pour les titres qui devaient paraître en avril, en mai ou en juin ? Ils sont dans une sorte de non-zone. On en a reporté la moitié, mais l'autre moitié ? Est-elle encore viable ? Va-t-elle trouver un espace pour toucher des lecteurs ? Tout est tellement incertain, on

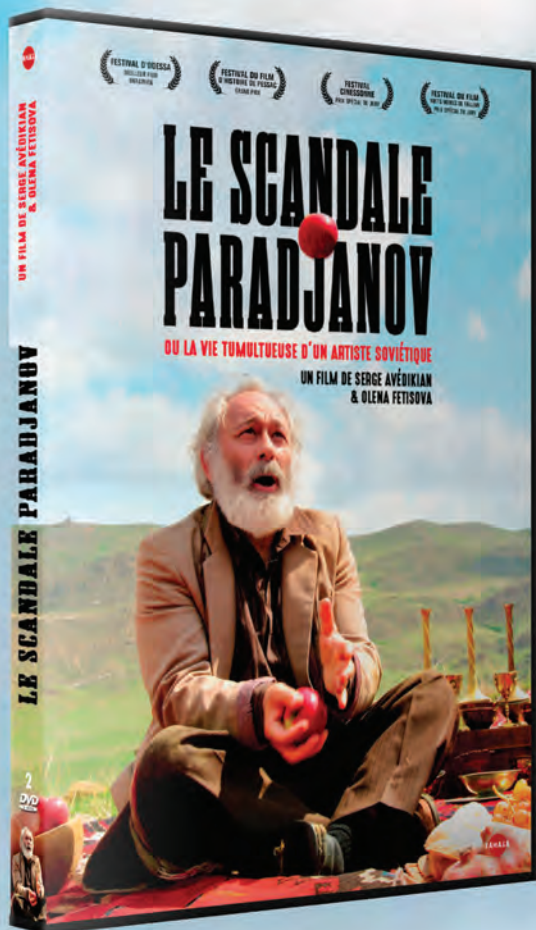
ne sait pas trop si on doit sortir ces livres, s'ils sont mort-nés... Et quant à la rentrée littéraire, c'est un futur tellement éloigné, tellement irréel... Oui, on va communiquer sur la rentrée littéraire comme si elle allait parfaitement se dérouler, mais, honnêtement, je ne sais pas. Je me pose la question chaque jour...

C'est toute l'édition qui est prise dans cette crise. Est-ce une tempête de plus à essuyer dans un secteur qui en a connu beaucoup, ou est-ce plus grave ?

C'est une crise très très sérieuse. La profession la surmontera, mais j'espère qu'il n'y aura pas trop de casse... J'ai un peu de mal à dire ça parce que Zulma a un mode de publication très sobre, mais la vraie question, et ce qui permettrait de limiter la casse, ce serait de sortir de la surproduction délirante.

La crise aurait donc au moins un effet bénéfique de ce point de vue là, elle inciterait à donner un coup de frein ?

Désolée de vous dire que je n'y crois pas tout à fait, mais ce serait bien ! Mais est-ce que, la crise passée, les choses et les gens vont vraiment changer ? Je ne sais pas, mais, là encore, j'aimerais bien...



"Sanguin, virevoltant, gracieux."

Transfuge

"Une biographie haute en couleurs, inventive et bricolée."

Critikat

"On pense au "cinéma de poésie" de Pasolini."

Positif

"Serge Avédikian incarne son modèle avec des délices et une malice communicatives."

Les Inrockuptibles

LE SCANDALE PARADJANOV

OU LA VIE TUMULTUEUSE D'UN ARTISTE SOVIÉTIQUE

UN FILM DE SERGE AVÉDIKIAN & OLENA FETISOVA

UN DOUBLE DVD AVEC PRÈS DE 2H DE COMPLÉMENTS PASSIONNANTS

- "Autour du Scandale Paradjanov", conversation avec Serge Avédikian, 38'
- Film sur le film de Diana Kardoumian, 45' VO sous-titrée en anglais
- Court-métrage de Paradjanov « Hagop Hovnatanian », 10'
- La rencontre de Serge Avédikian avec Paradjanov, 4' • Rushes, 8'
- Extraits de 3 films de Paradjanov, 8'

En magasins et sur www.tamasa-cinema.com/boutique **TAMASA**

UN FILM DE LUIGI ZAMPA **il medico della mutua**

LE MÉDECIN
DE LA MUTUELLE

"Zampa signe un film exemplaire aux thématiques toujours d'actualité.."
Pietro Ferraro

"Une satire impitoyable sur la Sécurité sociale et ses médecins généralistes..."
Cinémathèque Française

ALBERTO SORDI

immense dans une comédie corrosive inédite en France
réalisée par Luigi Zampa

BONUS

« IL MEDICO », VU PAR JEAN-BAPTISTE THORET, 27'

LIVRET 16 PAGES : AUTOUR DE LUIGI ZAMPA

VERSION INTÉGRALE - MASTER 2K RESTAURÉ



En magasins et sur www.tamasa-cinema.com/boutique **TAMASA**

« La guerre civile russe a été d'une cruauté inouïe »

Leonid Youzefovitch avec *La route d'hiver, lakoutie, 1922-1923*, signe un très grand livre sur la guerre civile russe en Sibérie. De l'intérieur, à travers les psychés d'un général blanc et d'un commandant rouge.

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT JAURY



Anatoli Pepeliaïev, 1914

Linaïda Hippius a vu arriver la catastrophe. Elle vit à Pétersbourg, et au moment où éclate la Révolution, en février puis en octobre 1917, elle observe, elle consigne, elle converse. Cette avant-gardiste mystique, a bataillé lors de sa jeunesse contre le régime tsariste. Alors quand celui-ci tombe, pendant quelques jours, elle exulte, elle chante, elle boit. Mais très vite l'enthousiasme retombe, la lucidité revient. C'est cette lucidité mêlée d'effroi que l'on peut lire dans son incroyable *Journal sous la terreur*, édité en 2006 par Les Éditions du Rocher. Dès les premiers jours de la Révolution, Hippius est saisie par le chaos qui s'installe dans son pays ; éberluée par ces monarchistes devenus si vite laquais bolcheviques ; effarée devant ces hommes qui très tôt sont touchés par la famine, mangeant des souris et même de la chair humaine ; anéantie par le premier goulag créé en 1918 à Vologda où quatre-vingt-un intellectuels sont condamnés aux travaux forcés.

Elle ne mâche pas ses mots et a eu raison avant tout le monde : le nouveau régime communiste s'avère être « le royaume du diable. ».

Ce diable trouva d'abord à s'épanouir dans une guerre civile épouvantable entre les Rouges et les Blancs qui s'ouvrit en 1917 et dura jusqu'en 1922-1923. Une guerre civile sanglante, fratricide, qui comme le rappelle Jean-Jacques Marie dans son ouvrage *Histoire de la guerre civile russe* (éditions Texto) fit environ 4,5 millions de morts. Cette guerre civile couvrit l'ensemble du territoire russe, et se termina en Sibérie.

Cette dernière guerre, précisément en Iakoutie, région à l'extrême est de la Sibérie, est l'objet du formidable livre de l'écrivain Leonid Youzefovitch, *La route d'hiver, Iakoutie, 1922-1923*, qui vient de paraître. On imagine le cauchemar des combats, racontés dans les moindres détails par l'écrivain, dans ce froid polaire qui atteint parfois les -50 degrés. Il est, ce froid, d'ailleurs, le pire ennemi des soldats des deux camps, celui qui fit le plus de morts. Ces combats, nous les suivons pas à pas

comme lorsqu'on les lit dans l'*Iliade*. Des luttes faites de répétitions, d'ennuis, de mutilations, de morts. Il y eut même cannibalisme.

Mais surtout, cette guerre civile entre frères ennemis, est nourrie de deux portraits au cœur du récit : celui du général blanc Anatoli Pepeliaïev et celui du commandant de l'Armée rouge, Ivan Strod. Leonid Youzefovitch a exhumé une mine d'informations sur ces deux hommes clefs du conflit, ce qui lui a permis de scruter le secret de leurs âmes et de suivre leurs trajectoires respectives jusqu'à leur mort. De loin, cette guerre voit s'affronter deux métaphysiques : des Rouges, communistes, matérialistes, athées, et des Blancs, spiritualistes, souvent orthodoxes, attachés à

l'époque tsariste. Or, lorsque l'on entre dans la psyché de ces deux personnages, et c'est l'extraordinaire de ce livre, se dévoilent à l'inverse deux hommes qui se ressemblent : épris de justice, d'une rectitude morale exceptionnelle, d'un humanisme réel. Pepeliaïev, général dépressif, suicidaire, fervent croyant, exige de ses hommes d'être

miséricordieux face à leurs adversaires. Pas de basse vengeance, pas de viols, pas de vols, pas de torture, quoi qu'il en coûte. En outre, et il le répète plusieurs fois dans son *Journal*, il ne mène pas cette guerre contre les Rouges, contre les Bolcheviques, mais d'abord afin de sauver une population iakoute souhaitant retrouver une forme de souveraineté et d'indépendance.

Ivan Strod, lui, anarchiste, qui a cru en la bonté communiste, à sa hauteur de vue, à sa promesse d'égalité entre les hommes, voit ce monde dont il rêvait devenir soudainement un cauchemar. Pour avoir gagné cette guerre sibérienne, il est décoré, sa vie est très confortable alors qu'il observe lors de ses voyages en train à travers le pays, une famine qui laisse les Russes comme des mendiants. Coupable de vivre comme un nanti, il décida de boire, de beaucoup boire pour se débarrasser de ses hantises. Un soir, éméché, il invectiva Staline lors d'une réunion familiale ; son beau-frère alla le dénoncer. Il finit déporté et broyé par la machine de mort communiste. Le livre commence comme une épopée et se termine comme une tragédie, c'est le destin de l'Union soviétique tout entière.



L'amiral Koltchak décorant ses troupes

LA ROUTE D'HIVER, IAKOUTIE, 1922-1923.

Leonid Youzefovitch, traduit du russe par Marianne Gourg Antusiewicz, Noir sur Blanc, 402p., 24 €



« Dans une atmosphère de haine généralisée, il n'était pas facile de conserver noblesse et humanité »

Quel a été le point de départ de votre livre ?

Depuis de nombreuses années je fais des recherches sur la guerre civile en Russie (1918-1922) et j'ai écrit plusieurs livres sur le sujet. Entre autres, un ouvrage traduit en français sur Ungern, le baron « dément » ou « sanglant », personnage bien connu en France (Leonid Youzefovitch, *Le baron Ungern. Khan des steppes*, Paris, édition des Syrtes, 2001, 2017). Je savais qui étaient Pepeliaïev et Strod dès ma jeunesse, mais je suis incapable de me rappeler quand et à quelle occasion l'idée m'est venue d'écrire un livre sur leur duel dans les neiges de Iakoutie. Tout simplement, un beau jour, je me suis rendu aux archives et j'ai commencé à réunir la documentation pour *La route d'hiver*. C'était en 1996 et le livre ne fut terminé que quelque vingt ans après. Maintes fois je remis le travail à beaucoup plus tard. Tantôt, je ne pouvais pas trouver les renseignements nécessaires, ensuite, c'était l'intonation juste pour raconter les événements qui me manquait. J'étais loin d'être persuadé de l'intérêt que pouvait présenter pareil ouvrage. Par chance, mes craintes se sont révélées infondées. Plus de trente mille exemplaires de *La route d'hiver* ont été vendus en Russie et le livre est traduit en plusieurs langues.

Comment avez-vous construit ce récit ?

Je ne suis pas seulement écrivain, je suis aussi titulaire d'un doctorat d'histoire. Je n'ai pratiquement pas utilisé les livres d'autrui pour rédiger le mien ; j'ai moi-même cherché les documents dont j'avais besoin dans les archives et les vieux journaux. Dans le dossier d'instruction de Pepeliaïev, j'ai retrouvé son journal intime confisqué lors de son arrestation, ses vers, ses lettres à sa femme. J'ai lu les protocoles des interrogatoires de Strod et les dénonciations faites à son encontre. Il y avait une telle quantité de documents que j'ai été obligé de ne conserver que l'essentiel pour éviter que le lecteur ne se noie dans une mer d'informations nouvelles pour lui. Quand j'ai commencé mon travail sur *La route d'hiver*, je

me suis dit : « le principal n'est ni la politique ni l'idéologie, mais les hommes avec leurs destinées et leurs caractères. ». J'ai construit mon livre conformément à ce principe.

Pensiez-vous à des archétypes ou à des références littéraires spécifiques pour écrire ce livre ?

Avant tout, j'ai gardé en mémoire les paroles de Jorge Luis Borges selon qui il n'existe que quatre histoires auxquelles peut se ramener toute la diversité des sujets de la littérature mondiale. La première et la plus ancienne histoire est, selon Borges, celle de la ville fortifiée qu'une partie des héros veut prendre d'assaut tandis que les autres la défendent (la deuxième traite du retour, la troisième de la recherche, la quatrième du suicide d'un dieu). Cette histoire nous renvoie à la guerre de Troie. Les Rouges embusqués dans une forteresse faite de fumier gelé et de cadavres raidis par le froid sont les Troyens, les Blancs qui montent à l'assaut de la forteresse sont les Grecs. Ceci étant, le chef des assaillants, le général Pepeliaïev, ressemble davantage à Hector, tandis que l'anarchiste Strod évoque Achille. L'un comme l'autre ont une conduite héroïque.

Pourquoi êtes-vous aussi intéressé par la confrontation entre Strod et Pepeliaïev ?

Il m'est difficile de répondre à cette question. L'intérêt de l'écrivain pour des personnages ayant réellement existé est une variété d'amour, et d'ordinaire, l'amour n'a pas de fondements rationnels. La haine a toujours des causes, mais l'amour en est dépourvu.

Vos deux personnages sont humains et équitables. Étaient-ils des exceptions parmi les militaires russes ?

L'armée russe comptait autant d'officiers humains et nobles que n'importe quelle autre, mais la Première Guerre mondiale et, surtout, quatre années d'une guerre civile plus horrible encore avaient durci leurs cœurs.

Dans une atmosphère de haine généralisée, il n'était pas facile de conserver noblesse et humanité envers l'adversaire, mais mes deux héros y sont parvenus. Ils n'en inspirent que plus de respect.

Pepeliaïev et Strod n'étaient pas dans le même camp politique. Toutefois, ils connurent des morts semblables. Comment se fait-il que le système communiste les ait détruits avec les mêmes instruments ?

Entre la fin de la guerre civile et l'exécution de Pepeliaïev et de Strod, quinze ans s'écoulèrent. Quinze années durant lesquelles le système soviétique changea profondément. Au début des années trente, comme Pepeliaïev, nombre d'anciens participants au mouvement blanc retrouvèrent la liberté après la prison et les camps, mais le système créé par Staline ne croyait pas en leur loyauté et cherchait à s'en débarrasser. Les révolutionnaires romantiques, les héros sincères de la guerre civile qui ne savaient pas dissimuler leur antipathie pour le nouveau régime étaient, eux aussi, dangereux pour lui. En outre, Strod détestait Staline et, alors qu'il se trouvait en état d'ébriété, il avait menacé de le tuer. Une fois la chose connue par l'OGPU, son destin était scellé.

Comment expliquez-vous la défaite de l'armée blanche contre les Rouges en Iakoutie ?

En Sibérie, les Blancs furent vaincus par les Rouges avant tout parce que la Sibérie était incapable de s'opposer longtemps à l'ensemble de la Russie. La différence d'importance de la population et de potentiel économique entre les parties occidentales et orientales du pays était trop grande. Pour la même raison, le Sud ne pouvait pas l'emporter sur le Nord dans la guerre civile aux USA dans les années 1880. En Iakoutie, les Blancs devaient perdre la guerre après avoir été vaincus par les Rouges dans tout le reste de la Sibérie et en Extrême-Orient.

Quel fut le véritable rôle de l'Occident et du Japon dans cette guerre civile en Iakoutie ?

Le Japon intervint dans la guerre civile

en Russie orientale. Des divisions japonaises allèrent jusqu'au Baïkal, mais au moment où Pepeliaïev partit en Iakoutie, les Japonais avaient déjà évacué leurs troupes de Vladivostok. Ils ne jouèrent aucun rôle dans les événements de Iakoutie.

La guerre civile compta de nombreuses victimes dans la population civile iakoute. Il y eut même des cas de torture. Était-elle systématique ? L'armée blanche torturait-elle les soldats rouges ?

L'horrible cruauté de la guerre civile en Russie s'explique par le fait qu'il s'agissait d'une sorte de guerre de religions. Il n'était pas tant question de savoir quelle force politique allait

exercer le pouvoir dans le pays et quelle serait la structure de l'État, que de déterminer les fondements métaphysiques du monde à venir comme lors des guerres entre protestants et catholiques dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles. Et ces guerres furent également marquées par une extraordinaire cruauté. Concernant les tortures, si l'on considère comme telles, le

« En Iakoutie, on se souvient de ces événements comme s'ils étaient arrivés hier »

froid et les coups, alors, oui, cela se pratiquait des deux côtés. Si l'on entend par là le système d'interrogatoires appliqué par l'Inquisition afin d'obtenir les aveux de l'accusé, non, cela n'existait pas. Sauf de rares exceptions, ni les chefs rouges ni les chefs blancs n'ordonnaient de tortures, ce qui ne signifie pas qu'il n'y en avait pas. La torture était pratiquée par les représentants de la Tchéka (« commission extraordinaire pour la répression de la contre-révolution ») créée par les bolcheviks et par les services de renseignement blancs, mais il ne s'agissait pas tant d'un moyen d'enquête que d'un outil d'absurde vengeance.

Les Iakoutes étaient-ils victimes de violences à l'époque tsariste ?

En Iakoutie, le « temps des tsars », c'est presque trois siècles. Il est impossible de comparer la politique iakoute de la Russie au XVII^e siècle et celle de Nicolas II, dernier empereur russe. Au XVII^e siècle, on assistait à de nombreuses violences lors de la levée



Troupes américaines venant en aide aux Blancs à Vladivostok

du tribut auprès des populations locales contraintes de livrer des fourrures. Les Yakoutes répondaient en prenant les armes. Naturellement, ces révoltes étaient écrasées, mais, en l'occurrence, les Russes manifestaient moins de cruauté que, disons, les Espagnols envers les Indiens d'Amérique. Quand les Yakoutes furent convertis au christianisme, des relations assez pacifiques s'instaurèrent entre eux et l'administration russe. La Yakoutie avec son rude climat devint le lieu d'exil des dissidents religieux, puis des révolutionnaires russes et polonais. Dans le même temps, le gouvernement ouvrait des écoles et même des établissements d'enseignement secondaire. Au début du XX^e siècle, une intelligentsia iakoute vit le jour. À la veille de la révolution, la Yakoutie n'était déjà plus une colonie de la Russie, mais une province située à ses confins avec une population composée de Russes et, majoritairement, d'autochtones.

souvenir de ces événements tragiques de 1922-1923 ?

En Yakoutie, on se souvient de ces événements comme s'ils étaient arrivés hier. Nombreux sont ceux, même parmi les simples gens, qui connaissent les détails de la révolte iakoute et de la lutte entre Strod et Pepeliaïev. À l'époque soviétique cette histoire fut mythifiée : Strod était un héros et Pepeliaïev un scélérat, mais, à présent, on les apprécie de façon plus objective. Après la parution de *La route d'hiver*, les autorités locales tentèrent de réconcilier symboliquement les Rouges et les Blancs. En effet, il existe encore de nos jours en Russie, une animosité mutuelle soigneusement dissimulée. À cet effet, les descendants des héros de *La Route d'hiver* furent invités en Yakoutie. Le petit-fils et la petite-fille de Strod rencontrèrent le petit-fils et l'arrière-petit-fils de Pepeliaïev et leur serrèrent la main. Cela eut lieu à l'endroit même où presque cent ans plus tôt leurs ancêtres s'étaient livrés un duel à mort.

Traduit du russe par
Marianne Gourg Antuszevicz

Aujourd'hui, les Yakoutes conservent-ils le

« En iakoutie, les Blancs devaient perdre la guerre comme dans le reste de la Sibérie »

Taffy perdue dans Manhattan

Finaliste du dernier National Book Award, **Taffy Brodesser-Akner**, la plume acérée et inspirée du *New York Times Magazine*, nous plonge dans les jeux périlleux de la séduction 2.0.. Rencontre dans un New York confiné.

PAR CLÉMENCE BOULOUQUE

Septième semaine de confinement à New York et sur la côte est. La rencontre avec Taffy Brodesser-Akner ne se fera donc pas en personne ni par Zoom, mais par téléphone. La journaliste devenue romancière décline implicitement la nouvelle normalité d'une présence virtuelle, coincée dans une fenêtre d'ordinateur, sur un fond soigneusement neutre. Interrogée sur ce choix, elle s'amuse : « les gens font semblant de croire que Zoom recrée une sorte de réalité mais dans la vie, nous faisons des efforts pour nous mettre au diapason des réactions de nos interlocuteurs, pour en être physiquement un miroir. Cela, Zoom ne le permet pas. ». Cerner les réactions d'autrui, créer une sorte de proximité pour parvenir

à mieux capturer ceux dont l'aura brouille jusqu'à leur propre perception : telle est la signature des articles de Taffy Brodesser-Akner pour les pages du *New York Times Magazine* où elle croque les plus grandes stars du moment. Par ses portraits en creux elle s'est rendue célèbre, notamment celui de Gwyneth Paltrow ou de Bradley Cooper. Sans chercher le scandale, Taffy prête l'oreille aux dissonances. Son premier roman, *Fleishman a des ennuis*, est parcouru du même souci, cette quête de l'angle opposé, cette difficulté à entendre l'autre :

« quand j'ai eu quarante ans, je me suis rendu compte que tout le monde divorçait autour de moi. Et c'était toujours la même histoire, les hommes disaient : « elle était tellement en colère en permanence », et les femmes disaient : « j'étais tellement en colère en permanence. Et il ne m'a jamais demandé pourquoi. ».

Les questionnements arrivent en effet un peu tard pour Toby Fleishman, un médecin sans fard, quadragénaire, convaincu d'être un bon père de famille, pris dans les sables



mouvants de son mariage, dans l'ombre de sa femme, agente, à la réussite insolente. Laquelle disparaît, peu de temps après leur séparation.

Petite taille et physique peu avantageux

Dès les premières lignes du roman, la marche au divorce permet de dessiner la gloutonnerie du nouveau célibataire qui s'ébaubit devant un Manhattan libidineux, celui des applications de rencontre, de leurs *chats* crus et nuits sans lendemain, et qui est incrédule face à la déferlante de propositions féminines, lui dont la petite taille et le physique peu avantageux l'ont toujours complexé. La narration à la troisième personne est vite interrompue par le récit à la première personne de Libby, l'amie de Toby rencontrée à la fin de l'adolescence, au cours des années où tout semblait possible. Les habiles transitions de point de vue mettent à mal l'illusion de vérité à laquelle le lecteur pourrait s'arrimer dans cette comédie d'erreurs.

L'œil de Brodesser-Akner est perçant et sa verve réjouissante. Sa description de l'écosystème des multimillionnaires de l'Upper East Side et de leurs épouses aux armées de personnel sde maison, toujours persuadées d'être débordées entre deux cours de pilates et de yoga, arborant des tee-shirts aux slogans de positivité et aux jeux de mots pathétiques, est particulièrement mordante.

Problèmes de nantis

Et si ces vagues à l'âme, dont les interrogations évoquent celles du film de Noah Baumbach, *The Marriage Story*, sorti peu après la parution américaine de *Fleishman a des ennuis*, étaient le privilège de nantis ? « Évidemment, mais la question est la même que pour les gens dont je fais le portrait. Je les rencontre car ils sont à un

moment exceptionnel de leur vie. Mais il existe quelque chose d'autre en creux de ce moment exceptionnel. L'idée que des gens qui ont accès à la gloire ou à toutes les richesses matérielles ne devraient pas souffrir ou se plaindre n'est pas pertinente. Et c'est le cas pour Toby. Évidemment nous sommes dans un monde privilégié mais ce n'est pas pour autant que les problèmes qu'ils rencontrent doivent être ignorés. Il en va de même quand on refuse d'écouter les victimes de Weinstein car elles évoluaient dans ce monde privilégié. Mais ne pas prêter attention à certains graves problèmes, parce qu'ils sont vécus par des nantis, nous empêche de les résoudre pour tout le monde. ».

Roth et Bellow

Ce roman très new-yorkais et ses personnages juifs peu orthodoxes ont valu à Taffy Brodesser-Akner de flatteurs articles, invoquant l'héritage des maîtres Roth et Bellow, et l'étiquette d'écrivain juif, qu'elle ne rejette nullement. « Je n'ai pas de problème avec les étiquettes. Je fais un métier dans lequel je sais bien qu'elles existent et je ne suis pas naïve au point de penser que je peux contrôler ce qui est dit à mon propos. Donc l'étiquette d'écrivain juif ne me dérange pas. ».

Lorsqu'on lui fait observer que

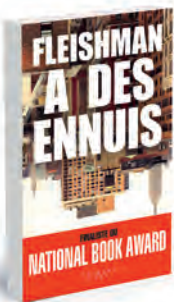
Philip Roth a combattu cette qualification toute sa vie, la romancière note que c'est paradoxalement grâce à lui que la question n'est plus problématique : « Philip Roth a dû lutter et refuser d'être classé comme écrivain juif afin d'être considéré comme un écrivain américain. Mais aujourd'hui, les écrivains juifs sont de facto américains. ».

Et pour prolonger la comparaison, *Fleishman a des ennuis* est une plongée dans le désir masculin ; un choix de premier roman qui a décontenancé : « les gens m'ont dit : le monde a besoin de plus d'histoires de femmes.

« Nous sommes dans un monde privilégié mais ce n'est pas pour autant que les problèmes que les gens rencontrent doivent être ignorés »

FLEISHMAN A DES ENNUIS

Taffy Brodesser-Akner,
traduit de l'Américain par Diniz
Galhos. Calmann-Lévy.
324 p., 22,50 €



ANNE MARIE GARAT

Mais ce que j'écris est le récit d'une femme, par définition. C'est ma perception de femme. Les sites de rencontres sont terribles pour les femmes, mais les hommes de quarante ans y sont comme dans un magasin de bonbons. ».

Un désir masculin qui pose problème

Et pourquoi écrire sur le désir masculin, à l'heure de *Me Too* ? « Le désir masculin semble inconvenant aujourd'hui. Mais c'est toujours d'actualité et cela continue de nous gouverner. Même si les temps ont changé, on ne peut faire comme si nous vivions en faisant absolument fi du regard masculin. Ma génération a grandi avec. Que ce soit pour répondre à ses attentes ou en réaction contre lui, le regard masculin demeure présent. ». Une conviction étayée par la préparation de son prochain livre, pour lequel elle s'est replongée dans ses lectures des années quatre-vingt-dix. « Ma mère était très pratiquante et ne me laissait pas lire grand-chose mais elle ne savait pas comment suspendre un abonnement et ma tante m'avait abonnée à des magazines pour jeunes filles comme *Seventeen*. Je voulais savoir à quoi le monde auquel je me destinais ressemblait. Et ce que j'y voyais me semble invraisemblable aujourd'hui : les magazines ne parlaient que de ce que les garçons et les hommes attendaient de moi... ». Et de facto, le comportement de la fille de Fleishman, âgée d'à peine douze ans et piégée sur les réseaux sociaux, ajoute à la litanie de soucis de son père et pose la question de la possibilité d'un monde libéré du regard masculin. L'illusion d'une victoire d'Hillary Clinton hante le livre, écrit en 2016, alors que le slogan, « le futur est féminin », fleurissait sur les tee-shirts. Le résultat des élections et la victoire d'un phallocrate ont donné une réponse moins triomphante.

Taffy aura répondu à ces questions en se promenant dans la cité du New Jersey où elle a élu résidence avec son mari et ses enfants. L'entretien, dit-elle, lui permet de s'accorder une heure loin de son écran d'ordinateur et de son quotidien confiné. Souvent son rire se mélange aux bruissements du vent en arrière-fond. Elle est aussi vive et drôle que son livre le laissait présager et la conversation s'échappe parfois vers l'absurde. Le désespoir allègre du roman fait tout oublier, au moins quelques heures, et c'est l'une de ses prouesses : lire cette sarcastique odyssée permet de redonner vie au tapage de New York, à ses excès et à ses névrosés, à ce monde qui semble révolu, et dont chacun veut croire qu'il ne fait que s'absenter.



“Anne-Marie Garat bouscule genres et personnages. Et orchestre dans une langue des plus réjouissantes ce récit de toutes les métamorphoses : celle d'une femme, et d'une écrivaine au faite de son art.”

Christine Rousseau, *Le Monde des Livres*

“La nuit atlantique est un grand texte qui vous emportera à coup sûr !”

Augustin Trapenard, *France Inter “Boomerang”*

“Chaque page est une merveille de poésie. Une tempête se déchaîne, morceau de bravoure stylistique et déclencheur d'une rencontre amoureuse originale. Depuis bien longtemps un roman n'avait porté l'amour et le sexe à un tel point d'incandescence et de pudeur mêlées.”

Isabelle Potel, *Madame Figaro*

ACTES SUD